

ACADÉMIE  
DE  
PARIS.

UNIVERSITÉ DE FRANCE.

Paris, le 9 novembre 1905

*Bompard  
félicité pour br. D'Hugues*

Mon cher Camarade,

Une légère et pénible indisposition a  
retardé à l'excès mes remerciements.



Gustave D'Hugues revit dans le  
portrait fin et fidèle que vous avez  
tracé. Je vous remercie d'avoir montré  
si nettement ce qu'il était aussi, il y  
a quarante ans, l'enseignement  
supérieur dans un vicaire de Paris.

Il y a là ample matière à réflexion,  
du moins pour ceux qui sont capables  
de réfléchir. Pour moi, j'ai dû beaucoup,  
j'ai dû infiniment, à des Maîtres tels  
que M<sup>r</sup> d'Hugues, M<sup>r</sup> Delarivière, M<sup>r</sup>  
Hamel, M<sup>r</sup> Saurage, - l'homme le plus  
spirituel que j'aie connu - M<sup>r</sup> Edouard  
Bussy surtout, ce remueur d'idées  
incompréhensible. Il me semblait, en vous  
lisant, que vous m'acquiesçiez en  
partie de ma dette envers eux: je  
devais vous le dire, et vous en  
l'imprimer me reconnaissances.

Je suis tout à fait touché que vous  
ne m'ayez pas oublié; c'était me  
faire bien de l'honneur. Je n'ai eu,

moi, aucun mérite à garder votre  
souvenir: vos travaux s'imposaient à  
mon attention. Je vous le devais bien  
un peu, d'ailleurs. Vous sappelez-vous  
que vous m'offrîtes, j'étais alors en  
exil, un exemplaire de la complainte  
en vers macaroniques sur la mort  
de Michel Morin? Ce fut, je crois,  
votre première publication. Je vous ai  
suivi de loin d'un regard ami, et  
vous avez les droits les plus anciens  
à cette sympathie.

Je vous remercie encore, cher Monsieur,  
d'avoir, si longtemps après, songé à  
moi; et, tout reconnaissant des  
bonnes paroles que je dis à



avec le bon Dieu, je suis si  
très cordialement la main.

Votre vieux camarade

J. Bompoy